



ÉLÉOR

CHANSON
DOMINIQUE A

ffff

C'est si systématique que ça en deviendrait suspect. Depuis plus de vingt ans, la critique encense les disques de Dominique A, autant pour ce qu'ils sont que pour ce qu'ils représentent: une audace, une exigence, une esthétique, une radicalité parfois difficile à suivre – le tout allié à une voix étrange, sensuelle quoique androgyne. Avec le recul, certains albums ont mieux vieilli que d'autres; celui-ci, le dixième, se hisse d'emblée parmi ses meilleurs et n'en sera, à coup sûr, pas délogé avec le temps. Par leur évidence mélodique et sensorielle, la moitié de ces titres au moins devrait même susciter l'adhésion, et pas seulement chez les adeptes de longue date. *Éléor* a la puissance des disques classiques. Qui affir-

ment une identité suffisamment forte pour ne pas se soucier de capter à tout prix l'air du temps.

Enfin, Dominique A ose chanter les élans du cœur et même (presque) ceux du corps, frontalement, simplement. *Au revoir mon amour* en est l'éblouissante démonstration: chanson-missive où la promesse se mêle à la douleur, et dont on ne sait trop si elle s'adresse à une amante d'hier ou, plus sûrement, à une inconnue en qui s'incarnerait l'espoir de lendemains fiévreux. On écoute, attentif et charmé, et c'est – surprise – à Brassens que l'on songe, célébrant ces *Passantes* qui peuplaient son imaginaire. Quant à *Éléor*, la chanson-titre, elle est une lumineuse invite: «*Quand de tout vous serez lassés, juste un canal à traverser, rejo-*

«*Rejoignez-moi*», chante Dominique A sur *Éléor*. Difficile de lui dire non.

gnez-moi à Éléor... Pour qui a choisi d'écrire en français dès 1990, quand cela était taxé d'une absolue ringardise, le choix des mots ne doit rien au hasard. «*Rejoignez-moi*», souffle donc Dominique A... avec une telle douceur qu'on aurait peine à lui dire non.

Son disque nous tend les bras. Appel du large et des grands espaces, attirants comme des aimants (*Par le Canada*), évocation sereine des rêves passés (*Une autre vie*), envie avouée de contact (*Passer nous voir*). Le chant est direct, les textes aussi: souvent narratifs ou descriptifs (*Central Otago*, *Semana santa*, *Oklahoma 1932...*), quelquefois plus mystérieux, on ne se refait pas – *Celle qui ne me quittera jamais* –, au fil d'une écriture tantôt poétique (un peu ampoulée sur *L'Océan*), tantôt plus terre à terre, presque rugueuse. C'est l'interprétation qui en unit les deux versants. Cette voix vibrante mais posée, qui a toujours fait le pont entre un esprit rock et un lignage chanson.

Des douze morceaux se dégage d'ailleurs un sentiment de cohérence et d'apaisement. Si l'ombre de la mort se glisse dans *Cap Farvel*, c'est sans dire son nom (il nous a fallu plusieurs écoutes avant de la déceler) et dans une envolée mélodique d'une totale clarté. Le disque précédent, déjà, donnait le ton avec son titre: *Vers les lueurs*. Trois ans plus tard, l'artiste a atteint une lumière qu'il aura longtemps fuie: il y a pile vingt ans, Dominique A avait déjà fait montre de simplicité dans *La Mémoire neuve*, très bel album porté par un quasi-tube, *Le Twenty-two Bar*, mais pour aussitôt tourner casaque, la



seule idée de succès étant une offense pour un artiste plus soucieux de sa crédibilité que de records de ventes... Depuis, il a admis avoir péché par orgueil. Et n'a fait que lentement se libérer, retrouvant goût à la mélodie, acceptant son statut de chanteur et les éventuels lauriers qui vont avec – écrivant même sans se cacher pour le poids lourd de la variété Calogero. A 46 ans, le voilà visiblement réconcilié avec lui-même et les autres. Prêt à toucher pour de bon le grand public.

Signe éloquent : les arrangements d'*Eléor*, première porte d'entrée du disque, sont d'un classicisme assumé, qui le range presque du côté de la grande chanson française des années 1960. Finie l'épure janséniste des débuts – période dite des « minimalistes », dont il avait été désigné chef de file – ou les distorsions électriques des années torturées : après les instruments à vent de *Vers les lueurs*, ce sont les cordes qui prennent ici possession de sa musique (comme elles le firent en partie sur le dernier disque d'Etienne Daho). A grand renfort de violons, Dominique A se laisse porter par un lyrisme généreux, sans craindre de paraître mièvre. Il a raison. Il ne l'est pas. — **Valérie Lehoux**

En marge de l'album, Dominique A publie un récit autobiographique, *Regarder l'océan*, chez Stock (chez qui il avait déjà sorti *Y revenir*). En librairie le 15 avril.

1 CD Cinq7/
Wagram.
Les précédents
albums de
Dominique A
sont réédités
en vinyle.

EXCEPTION NAGUÈRE, MODÈLE DÉSORMAIS

A l'orée des années 1990, dans le sillage d'un Jean-Louis Murat, Dominique A fut l'un des grands artisans du renouveau de la langue française — Miossec, pourtant fort différent, le cite comme un « déclencheur ». Vingt ans plus tard, son style a largement infusé chez les chanteurs de l'Hexagone. Bastien Lallemand, Joseph d'Anvers, Arman Méliès ou Bertrand Belin affichent un chant délicat et des ambiances parfois évanescences qui rappellent le Dominique A des années 2000. Le bel album de François and the Atlas Mountains, sorti l'an passé, s'inscrit aussi dans cette veine. Et même Thomas Dutronc, dans son tout nouveau titre, affiche un cousinage formel évident. Chez les femmes, on entend l'écho dans la voix de Robi — qui a d'ailleurs enregistré un duo avec lui. Enfin, parmi les derniers apparus, le groupe Radio Elvis assume une proximité musicale et vocale qui tourne à la copie presque conforme. A l'instar de Noir Désir ou des Têtes Raides, qui eurent eux aussi leurs suiveurs, Dominique A n'est plus une exception : il est devenu un modèle.